

« La mémoire d'Ange dans l'eau du barrage » — Serge Laurent © 2026

*Ce récit a reçu le deuxième prix de la catégorie 20+ lors du Concours d'écriture Allpages Festival / Forces
Motrices Valaisannes 2026.*

Tous droits réservés.

La mémoire d'Ange dans l'eau du barrage

J'ai refermé mon ordinateur portable d'un geste sec, avant même d'aller au bout de la phrase, ce qui ne m'arrive presque jamais, comme si quelque chose en moi refusait d'insister, sans retour. Ce matin-là, les mots ne tenaient pas vraiment. Ils glissaient, se frôlaient, sans jamais se rejoindre, et je les regardais passer sans réussir à les retenir.

Dans mes pages, sans bruit, Maïa, mon héroïne, et son teckel Edgard restaient figés, quelque part du côté de La Fouly, coincés dans cet entre-deux où l'on laisse ses personnages quand on ne sait plus les faire avancer.

J'étais là, chez mon grand-père, qui tient depuis toujours à ce que je l'appelle Ange, dans le Val des Dix, cet endroit devenu au fil du temps mon point de départ, celui où je viens chercher l'élan quand une nouvelle histoire commence.

Par réflexe, j'ai attrapé mon Natel, pourtant posé exprès à l'autre bout de la table, comme on éloigne une mauvaise habitude en espérant qu'elle finisse par lâcher prise.

Évidemment, il s'est allumé aussitôt.

Notifications, images, messages, tout s'est déversé d'un coup, avec cette facilité que je connaissais trop bien.

J'ai soufflé, agacée, mais je ne l'ai pas éteint.

Je me suis cachée derrière cette vieille excuse, bien rodée, rester connectée, comme si c'était devenu une façon de tenir debout.

Ange n'avait besoin de rien de tout cela. Il disait qu'il fallait aller à l'essentiel, surtout quand le temps commence à compter autrement.

Assis en face de moi dans son vieux Voltaire défraîchi, il écoutait Les beaux parleurs sur la Première, sa « grand-messe du dimanche », pendant qu'à ses pieds Bruno, son vieux Saint-Bernard, somnolait, immobile.

C'est en faisant défiler distraitemment les images qu'une publication a retenu mon attention.

Concours d'écriture, thème l'eau, festival Allpages à Anzère.

Mon sang n'a fait qu'un tour.

— Tiens... ça me changerait de mon manuscrit.

— Quoi, Mathilde ? Qu'est-ce que tu as vu d'intéressant sur ton « marfone » ?

Je me suis mise à rire.

— Smartphone, Ange...

Puis, encore amusée :

— Un concours d'écriture... à rendre avant la fin du mois.

— Combien de pages ?

— Cinq. Sur l'eau. Dans toutes ses formes.

Il a esquissé un sourire.

— Dans toutes ses formes ?

Mon grand-père s'est toujours intéressé à mes textes.

« Tu n'es pas avare de détails », me disait-il, avec ce demi-sourire que je connaissais bien, celui qui ne juge pas mais qui observe.

Je ne sais pas si c'est bien ou pas, mais c'est mon style.

Lui écrivait autrement, plus sobre, et chez lui la montagne n'était jamais décrite longtemps, mais elle était là, partout, comme une présence qu'on n'a pas besoin de nommer.

Pour le thème, je crois que j'ai pris de lui. Écrire la montagne me fait respirer.

Il a levé légèrement la main, comme pour compter.

— Dans toutes ses formes... liquide, solide, gazeuse... ou encore dans le pastis.

Je n'ai pas pu m'empêcher de rire. Je le trouvais en forme aujourd'hui, presque léger.

Je me suis appuyée contre le dossier de la chaise, le regard encore accroché à l'écran, avant de relever doucement la tête.

— Quand ils disent toutes ses formes... je ne pense pas seulement à liquide, solide ou gazeuse.

J'ai hésité un instant, puis les mots sont venus.

— La pluie... les torrents... les lacs immobiles... les bisses... la neige... la glace... le brouillard du matin...

Il ne disait rien. Il écoutait vraiment.

— Et puis l'eau qui travaille... dans les barrages... celle qui nourrit... celle qui use... celle qui relie...

Je me suis arrêtée.

— Peut-être aussi ce qu'elle garde... la mémoire... le silence... le temps.

Sans que je sache vraiment pourquoi, j'ai senti que j'étais au bon endroit.

Il a baissé le volume de la radio.

— L'eau...

Il s'est levé lentement et s'est approché de la fenêtre.

Au fond de la vallée, le barrage de la Grande-Dixence se dressait, massif et silencieux, comme une mémoire tenue là, entre les montagnes.

Je savais déjà.

Il s'est retourné vers moi.

— Tu l'as, ton sujet.

J'ai suivi son regard.

Là-bas, derrière ce mur immense, l'eau reposait, immobile en apparence.

— Tu vois, Mathilde... l'eau, ici, elle n'a jamais été tranquille. Elle a travaillé. Elle a nourri. Elle a déplacé des hommes. Elle en a usé certains... et en a sauvé d'autres.

Bruno a levé la tête.

— Mon père est monté là-haut en 1955. Il fallait des bras. Moi, j'avais seize ans. J'ai aidé ma mère à la ferme... Lui n'est jamais revenu.

Il s'est tu un instant.

— Depuis, chaque fois que je vois ce barrage... je ne vois pas seulement un mur.

Je n'ai rien répondu.

Je savais que mon texte était là.

Mon regard est resté accroché au barrage, et sans que je bouge, tout est revenu.

L'été dernier, il m'avait demandé de l'emmener là-haut, pour la dernière fois, comme il le disait souvent, mais à quatre-vingt-neuf ans je commençais à l'entendre autrement.

Je l'ai aidé à s'installer dans ma vieille Audi Quattro, et il avait ce geste précis en posant ses mains sur ses cuisses, comme s'il retrouvait quelque chose de lui.

— Vas-y.

Le moteur a répondu, franc, presque joyeux, et la route s'est ouverte devant nous, étroite, familière, avec ses virages qui arrivent vite et ses épingles qui s'enchaînent.

À côté de moi, Ange regardait droit devant, sans parler, le visage comme rajeuni par la montée.

Nous avons laissé la vallée derrière nous, et à Pralong j'ai ralenti sans même y penser.

Cette fois, nous ne nous sommes pas arrêtés.

La route s'est redressée ensuite, longeant le torrent qui descendait en parallèle, bruyant, vivant.

— La montagne n'est plus la même...

Puis il s'est tu.

Et soudain, il est apparu.

Le barrage.

Le barrage s'est approché à chaque mètre, jusqu'à remplir le pare-brise, et je sentais le regard d'Ange posé dessus, fixe, comme s'il retrouvait quelque chose qu'il n'avait jamais quitté.

— Ralentis un peu... le car descend.

J'ai levé le pied.

Le car Thétaz est apparu dans le virage, et je lui ai fait un signe de la main, auquel il a répondu.

Il y avait juste la largeur pour passer.

À côté de moi, Ange retenait sa respiration.

Je suis repartie dans la montée, laissant la voiture s'étirer sans forcer.

Une fois en haut, le silence est revenu d'un seul coup, comme s'il nous attendait.

Je me suis garée sans un mot, et il a pris le temps de sortir, sa canne d'abord, puis la main sur la portière, le souffle un peu court, mais toujours debout.

Nous avons pris la cabine, puis marché jusqu'au bord, lentement, sans rien dire.

L'eau était là, longue, immobile en apparence, et pourtant pleine de quelque chose que je ne savais pas nommer.

Sa voix est devenue plus basse.

— Tu vois... elle ne bouge pas, mais elle n'oublie rien de nous, jamais.

Je regardais le lac des Dix, sans savoir si je regardais de l'eau ou autre chose.

Puis le souvenir s'est défait doucement.

Je suis revenue d'un seul coup au chalet, à la lumière, au bois, aux odeurs familières.

— Ça y est, tu es redescendue du barrage.

J'ai acquiescé.

Il a ouvert la porte, et le Saint-Bernard est descendu lentement l'escalier, sans s'éloigner, avant de se laisser tomber dans l'herbe, au milieu des pâquerettes.

— Oui... la dernière des dernières, comme s'il le savait vraiment cette fois.

Puis, après un silence :

— C'est fini pour moi.

Son regard s'est porté au loin.

— Je préfère rester ici... avec les fleurs... et mes souvenirs.

Je ne disais rien.

Je l'écoutais.

— Mais on remplira toujours ce barrage... autrement peut-être... mais il se remplira.

— Tu crois que ça tiendra encore longtemps ?

— Rien ne tient comme avant... mais tout tient autrement.

Ses mots sont restés suspendus un instant.

Le silence, lui, ne pesait pas.

Je me suis levée, j'ai pris mon Natel posé sur la table et j'ai écrit à Corinne presque sans réfléchir.

Sa réponse est arrivée presque aussitôt.

Je relevai les yeux vers Ange.

— Corinne me dit de me lancer...

Il a souri.

— Alors lance-toi.

— Ce ne serait pas pour gagner... juste pour y être.

— C'est comme ça qu'on fait les choses justes.

Je me suis rassise.

— Cinq pages...

— Cinq pages, c'est déjà beaucoup si tu sais où tu vas.

Je lui ai dit que je devais reprendre mes notes, construire un fil, écrire, relire.

— Et laisser reposer.

J'ai hoché la tête.

— Et le titre ?

Il a esquissé un sourire.

— La mémoire d'Ange dans l'eau du barrage.

Je l'ai répété doucement.

J'ai ouvert mon ordinateur et j'ai tapé le titre avec une attention particulière.

Quand j'ai relevé la tête, il s'était déjà assoupi.

Et moi, je suis restée là, avec les mots, le silence, et ce qui restait encore à écrire, en comprenant que cette fois, je savais où aller.